

À propos de FREDON

« Qui veut se donner à la peinture doit commencer par se faire couper la langue », écrivait en 1947 Matisse dans *JAZZ*. Ces propos à eux seuls résumeraient l'ambition de *FREDON* : être une allégorie de la peinture. Allégorie qui emprunte au mythe. Celui de Lara / Tacita. Allégorie qui, tout aussi bien, aurait pu s'appuyer sur un autre mythe : la légende de Philomèle, par exemple. Triste héroïne, peut-être plus innocente que la volubile Lara / Lara. Mais jamais la peinture, pas plus que ces tragiques figures mythologiques, n'est angélique, dès lors qu'elle s'exécute. De même que la naïade est coupable de révéler à tue-tête l'adultère de Jupiter, la peinture est fautive de montrer une vérité indicible, indescriptible ; de perturber, car elle est rétive aux codes comme Lara l'est aux ordres ; de proposer, telle l'indocile de l'Almon, une aventure périlleuse hors des sentes battues ; et de bousculer, à l'image de la nymphe féministe, les confortables habitudes mentales et sensorielles. L'une et l'autre sont fautives d'achopper sur l'environnement ; de buter contre les systèmes de communication ; de trébucher sur le décoratif. Elles sont faux-pas. Elles trompent l'œil. Tartuferie aussi, car la surface ne vit pas. Le conformisme non plus, dirait l'impulsive Lara.

Cette autre phrase. De Simonide de Céos que cite Plutarque dans ses *ŒUVRES MORALES* (V, 1, 346f) et que reprend en 1766 Lessing dans son *LAOCOON* : « πλὴν ὁ Σιμωνίδης τὴν μὲν ζωγραφίαν ποιήσιν σιωπῶσαν προσαγορεύει, τὴν δὲ ποιήσιν ζωγραφίαν λαλοῦσαν ». (La peinture est une poésie muette et la poésie une peinture parlante). C'est une pensée en formes et en couleurs qui fait sens, un outil de stimulation mentale et sensorielle. Ici la peinture est écriture. Telle Juturne, la nymphe fugitive du Tibre, elle s'éclipse, avec ses consœurs les phrases, dans les parages de la composition, s'évade à la périphérie. De là, elles font encore signe cependant, inscrivent de concert une trace à un endroit, s'y installent provisoirement, en suspens. Dessins et mots signalent des directions et des pistes fuyantes, des dérobades, tout en libérant une constellation de signes insensés non dépourvus de sens. Marché de dupes comme le mythe, ils pénètrent par effraction mentale chez le regardeur et le lecteur. Les infiltrer pour les inciter à réagir. Telle l'incantation magique de la sorcière avinée, leurs gestes et signes quelque peu cabalistiques voudraient en vain conjurer.

Non ponctué, *FREDON* est une écriture qui pleure et se lamente. Déploie les malheurs des dieux et des hommes comme la peinture peint son deuil. Modestement, telles les Lites au regard baissé, sans tape-à-l'œil, sans esbroufe. Semblable en cela aux litres funèbres, depuis toujours elle agonise dans un appareil bancal, une liturgie obligée. Peintures embusquées, vocables empoussiérés, lignes écrites et formes colorées font le mort pour ne pas être tués. Par peur. Peinture et écriture funèbres qui soulèvent une pierre tombale et s'alarment de ce que leur sacrilège pourrait y trouver. Entrebâillement et ensevelissement à la fois. Clé ne tournant dans aucune serrure. Château de Barbe-Bleue ou boîte de Pandore Et Jupiter tonne, lance éclairs et foudre, sa lumière brutale éclate. Métalliques, ni rouges, ni gris, ni jaunes, les pigments minéraux ne sont pas de vraies couleurs : le cuivre flamboyant, l'argent éclatant, le doré étincelant pourraient sertir un écrin précieux d'où il serait périlleux de laisser s'échapper les mots. Ce sont teintes et syllabes sonores : maigres piécettes tintant dans le tronc des pauvres, fers des souliers sonnante sous la nef, lourd portail grinçant sur ses gonds, souffle ténu des tuyaux de l'orgue. Ce sont litres aux blasons tordus, horizon barré, sombres lignes écrites discontinues et disloquées. Motifs et mots aspirent à s'enfouir dans la feuille, émergent du pli de la page ou s'exilent dans sa marge. Malhabiles à s'imposer, pourtant ils s'accrochent. Jamais frontalement, toujours de guingois ou à demi-mot, penchés ou cassés comme les Lites anciennes, ils longent les bas-côtés, glissent sans bruit dans la pénombre des baies. Ce sont là peinture et écriture anachroniques car hors du temps, et de ce fait contemporaines puisqu'obsolescentes.

Monstration et démonstration. Commentaires, critiques, gloses, panégyrique ou anathème assourdissent la peinture aussi muette que Tacita. *Pictura muta*. Quelle magicienne éméchée les réduirait au silence ? Qui prêterait encore l'oreille aux humbles Lites dans le brouhaha de la grand-messe artistique et médiatique où se pressent les fidèles du grégarisme comme autant de Lara jacasseuses ? *Pictura loquens*. Inaudible et comme invisible dans ce tapage, la peinture se recueille et se retire en elle-même. Elle le faisait déjà dans les grottes. Elle le fait désormais dans les musées et les galeries. Dans les églises désertées, les litres funèbres ne sont que curiosités touristiques. Illisible et inédite, la poésie aussi. *Muta poesis*.

SOLANGE CLOUVEL